

7^{ème} conférence

BABYLONE LA GRANDE ET LA JERUSALEM NOUVELLE

à Paris, le 14 avril 1991

Nous avons parlé plusieurs fois du symbolisme dans l'Apocalypse. En fait, si on voulait comprendre ce que représente ce langage prophétique donné sous un mode symbolique, cela demanderait presque toute une conférence. Je vous ai dit que le symbole divin n'est pas simplement un symbole poétique. Le symbole poétique exprime quelque chose que l'on ne peut pas analyser directement d'un point de vue proprement scientifique. C'est très net dans la philosophie de Platon : pour tout ce qu'il ne peut pas ramener à la dialectique, il invente des mythes ; et le mythe est à la fois un symbole et un récit.

Beaucoup d'entre vous ont exprimé le désir que, l'année prochaine, nous continuions à entrer dans l'Apocalypse, puisque cette année, nous avons forcément donné un point de vue un peu général. Pour l'année prochaine, nous pourrions prendre un grand thème, par exemple essayer de découvrir le mystère de Jésus à travers le symbolisme de l'Apocalypse. Pour nous, c'est central. Le symbolisme est un langage humain à la fois primitif (un enfant s'exprime presque naturellement d'une manière symbolique, un peu mythique) et ultime, il est au point de départ et au terme : pensons à saint Jean de la Croix. Les mystiques, les amoureux, les poètes, aiment s'exprimer d'une manière symbolique ; c'est ce que dit Platon et il a raison. Et il ajoute : les philosophes aussi. Mais les philosophes, aujourd'hui, ne sont pas assez amoureux ! A cause de cela ils ont un langage très rationnel qui est souvent incompréhensible, hélas, pour la plupart des gens. Il faudrait presque avoir un dictionnaire à la fin de leurs livres pour pouvoir comprendre de quoi ils parlent, ce qui est une grande erreur — et les théologiens font de même. Pour Platon, tous ceux qui atteignent quelque chose de transcendant, quelque chose qui est au dessus de l'analyse, l'expriment d'une manière symbolique. Tout ce que nous pouvons analyser, nous l'analysons ; mais l'analyse présuppose des divisions. Tandis que le symbole a l'immense avantage d'avoir un regard synthétique et il exprime la présence. C'est pour cela que c'est un langage contemplatif : le fruit de la contemplation ne peut pas s'exprimer dans un langage logique ; c'est un au-delà de la logique, c'est un au-delà du *logos* grec, si puissant qu'il soit.

Qu'est-ce que le *logos* grec ? C'est ce qui est intelligible pour notre raison, ce qui est intelligible aussi au niveau des principes. Le symbole exprime quelque chose que nous ne pouvons pas ramener à la logique ni aux principes, quelque chose qui est au delà et qui est très

vital. Nous vivons de ce qui nous dépasse : le bien que nous aimons, tout ce qui est source d'amour en nous, et cela nous ne pouvons l'exprimer que d'une manière symbolique. C'est quelque chose qui est au delà de ce que nous pouvons dire. C'est pour cela que je vous disais que le symbole exprime souvent les *fonctions* (nous le verrons l'année prochaine).

Le mystère du Christ tel que le théologien l'explique (le mystère de l'union hypostatique) n'est pas exprimé dans un langage symbolique ; il est exprimé dans un langage qui veut être le plus rigoureux possible mais qui nous dépasse complètement, puisqu'il s'agit de la personne du Verbe, que nous ne pouvons pas ramener à une analyse philosophique ou théologique, que nous ne pouvons recevoir que dans la foi. La foi est au delà du symbole et de la science, et elle donne l'intelligence des symboles divins et l'intelligence de la théologie scientifique de saint Thomas et de toute théologie. La foi est au dessus, puisqu'elle est une lumière divine qui éclaire tout le langage symbolique de l'Écriture et qui donne aussi sa signification profonde à tout notre langage, le plus précis qui soit.

Pensons à toutes les analogies propres dont saint Thomas se sert dans la *Somme théologique*, par exemple celle du pain. C'est symbolique, le pain. Quand Jésus dit : « Je suis le pain de vie »¹, il veut exprimer une vérité qui est au delà de toute analyse. Il veut nous faire comprendre combien Dieu est un don, un don absolu d'amour. Il est un don comme le pain est totalement donné. On est donc en présence d'une fonction et non d'une personne : le don, se donner, se donner généreusement, se donner jusqu'au bout, se donner comme le pain se donne. Et le pain se donne d'une manière telle qu'on l'épuise. Une fois que vous l'avez mangé, il ne reste plus du pain ; tandis que quand vous vous servez d'un instrument, d'un stylo, d'un vêtement, il reste toujours quelque chose. Quand vous commencez à manger votre stylo, attention ! Cela ne va plus ! A un enfant qui mange son livre, la mère dit : « Non, cela ne se mange pas ». Il y a des choses qui se mangent et des choses qui ne se mangent pas. Il y a des choses qu'on utilise d'une manière efficace mais qui ne se mangent pas. Le pain, on l'utilise en le mangeant et donc on l'utilise substantiellement, radicalement ; on l'utilise jusqu'au bout.

Pour nous faire comprendre comment Dieu se donne à nous, Jésus dit : « Je suis le pain de vie », pour nous faire comprendre qu'il ne garde rien pour lui, qu'il est totalement donné. Cela, c'est irremplaçable ; on ne peut pas exprimer cela dans un langage scientifique. Saint Thomas, dans sa *Somme*, ne parle pas de cette affirmation : « Je suis le pain de vie » ; tandis qu'en théologie mystique, on prend tout de suite cette affirmation, parce qu'on regarde tout du point de vue de l'amour et qu'on assume donc tout le langage symbolique. Dans une théologie qui se veut scientifique on ne méprise pas ce langage symbolique, mais on le laisse à la théologie mystique qui est une théologie de l'amour, une théologie symbolique.

Dans l'Apocalypse, le symbole est constant. Jésus est l'Agneau : c'est encore symbolique. L'agneau, c'est le petit animal qu'on mène à la boucherie² et qui est victime. Le symbole est une réalité sensible à laquelle on donne une signification nouvelle qui dépasse complètement la première signification. L'agneau, en dehors de l'Écriture, on sait ce que c'est. Quand, de fait, l'Esprit Saint et l'auteur sacré parlent d'« agneau », la signification première de l'agneau est portée par une signification nouvelle qui ne se comprend qu'en fonction de la *finalité*. C'est cela qu'il faut bien comprendre. Tout le langage de l'Écriture est commandé par la finalité ; et dans toutes les querelles d'aujourd'hui autour de la signification du sens littéral de

¹ Jn 6, 35 et 48.

² Cf. Is 53, 7 ; Jr 11, 19.

l'Écriture, on oublie que la parole de Dieu est une parole qui est en vue du salut, pour le salut, et donc pour une alliance d'amour, et que toutes les paroles de l'Écriture ont une signification nouvelle qui ne peut se comprendre qu'en fonction de la finalité. La science moderne ne regarde que la signification, jamais la finalité humaine. Or l'exégèse contemporaine se sert des sciences humaines ; et les sciences humaines saisissent une signification temporelle qu'on peut saisir immédiatement dans le temps et à travers le temps, mais qui n'a rien à voir avec la finalité.

Nous avons eu récemment à Rimont une journée de réflexion avec des exégètes et des théologiens sur la question : « Qu'est-ce que l'exégèse contemporaine par rapport à la théologie de saint Thomas ? ». La question est capitale. Etant chargé de donner la conclusion, j'ai relevé que pas une fois on n'a parlé de la finalité : on n'a parlé *que* de la signification. On oublie alors que l'Écriture, c'est la parole d'un *père*, d'un *ami*, d'un *époux*. L'Écriture est une lettre d'amour. Saint Augustin dit que c'est comme une grande musique divine. Quand vous écoutez une grande musique, cherchez la signification et ramenez la musique à la signification : il ne restera pas grand-chose ! La musique exprime autre chose, elle nous conduit vers quelque chose qui nous parle un langage intérieur, sensible, vers un rythme de vie, une harmonie. Cela touche la finalité, comme toute œuvre d'art. Cherchez le symbolisme du sphinx et exprimez-le par la signification scientifique : il ne restera plus grand-chose. Or, de nos jours, on ramène la parole de Dieu à cela.

Devant cette réduction de la parole de Dieu il faut comprendre que la parole de Dieu est pour le croyant et que le croyant est un homme qui reçoit, de la parole de Dieu, le salut. Prenons maintenant le symbolisme des chiffres, par exemple celui du chiffre sept. Le chiffre sept est le symbole de l'homme allié avec Dieu. Sept n'est pas le chiffre de Dieu, c'est le chiffre de l'homme transformé, divinisé par l'Esprit Saint. Six, six, six, c'est-à-dire six cent soixante six, qui est un « chiffre d'homme » et qui est le chiffre de la bête³, cela exprime quelque chose de très particulier : l'homme coupé de Dieu. Six, c'est l'homme coupé de Dieu, c'est l'homme qui n'atteint pas sa finalité ; et c'est l'homme qui, se repliant sur lui-même, trouve qu'en lui-même il est parfait : six, six, six — trois fois six. Au lieu d'être l'image de la Très Sainte Trinité, c'est l'homme qui se satisfait en lui-même. C'est le symbolisme de la tour de Babel : l'homme qui veut se sauver par lui-même, l'homme qui ne veut plus d'un sauveur.

C'est simple, le symbole, ce n'est pas compliqué : un enfant comprend le symbolisme. Nous, parce que nous sommes des grandes personnes, nous ne comprenons plus le symbolisme. Nous disons : « Ce n'est pas sérieux, c'est Dieu qui parle à des enfants ». Mais « si vous ne devenez pas comme des tout-petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux »⁴. Quand Dieu parle par symboles, ce n'est pas enfantin, c'est très grand. Devenir petit n'est pas devenir bête. Il faut redécouvrir en nous ce qu'il y a de plus grand : l'enfant de Dieu (c'est cela, la petitesse évangélique), et essayer de comprendre, à partir de l'amour. Le symbole est un langage qui veut échapper à l'emprise de la science et de la logique pour toucher ce qu'il y a de plus profond dans le cœur de l'homme, sa capacité d'aimer. Du Bellay exprime cela quand il dit : « Quand l'homme aime, il chante ». Quand l'homme aime, il prend un langage symbolique. Notre cœur chante. Goethe disait (Goethe et du Bellay, là, se donnent la main) que s'il n'y a plus dans le cœur de l'homme quelque chose qui est l'enfant (et il ne disait pas cela en rappelant la parole du Christ, il disait cela en poète), l'homme n'a plus sa grandeur. De son côté, Rilke dit que si on ne découvre pas en nous ce qu'il y a de plus profond, de plus silencieux, on reste un

³ Ap 13, 18.

⁴ Mt 18, 3 ; Mc 10, 15 ; Lc 18, 17.

homme qui est livré à toutes les relations mondaines, artificielles. Le symbole parle toujours à ce qu'il y a de plus profond en nous.

Il y a dans l'Apocalypse une très profonde unité, l'unité du regard d'éternité sur la succession du temps. C'est le Dieu éternel, toujours présent, qui assume la succession du temps et qui nous montre l'Eglise ainsi engagée dans le temps. Or l'Eglise, c'est nous : vous avez donc le droit de regarder toute l'Apocalypse comme étant pour vous. Elle est écrite pour vous comme elle est écrite pour votre voisin, comme elle est écrite pour le pape ou pour nos évêques ou pour nos prêtres. Si on oublie de la regarder, si on la considère avec un peu de mépris, ce n'est pas juste. Dieu ne fait jamais rien en vain ; et il ne faut pas oublier que l'Apocalypse est le seul livre dont il soit dit : « Heureux celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de cette prophétie et gardent ce qui s'y trouve écrit, car le temps est proche »⁵. Il y a une béatitude qui nous est donnée. Quand vous êtes un peu tristes, un peu angoissés et que vous sentez que vous êtes sur une pente glissante, vous allez chercher quelque chose chez le pharmacien, en oubliant qu'il y a un remède divin pour nourrir votre espérance. Et ce remède divin — qui ne méprise pas le remède du pharmacien et du médecin, mais qui est d'un autre ordre —, ce remède divin, c'est l'Apocalypse. Quand je faisais mes études et que de temps en temps le temps était gris, à l'intérieur et à l'extérieur, je me précipitais sur l'Apocalypse : la lire pendant une demi-heure, cela vous « dope » merveilleusement, cela vous permet de continuer la route avec force parce que cela vous donne une vigueur intérieure, cela nourrit votre espérance. Nous ne lisons pas assez l'Apocalypse, c'est sûr. Les chrétiens d'aujourd'hui ne la lisent pas assez, alors que nous vivons les grands combats. Dès qu'on est à la retraite, on devrait se précipiter sur l'Apocalypse ; on comprendrait alors qu'on est fait pour vivre de l'Apocalypse. Tout ce qu'elle dit est pour nous. Certes, il y a une manière de lire l'Apocalypse comme des illuminés ; mais ce n'est pas de cela que je parle. Soyez plus qu'illuminés : soyez dans la vérité divine, ce qui est bien plus, car les illuminés sont dans l'imaginaire.

L'Apocalypse nous donne donc une lumière d'éternité sur le temps. Un téléphone « S.O.S. » sur le ciel, sur le Christ dans la gloire. Nous sommes liés à l'éternité : c'est merveilleux !

Revenons au regard de Jésus sur les sept Eglises. C'est impressionnant, de voir Jésus corriger lui-même les sept Eglises, les sept Eglises de Jean. Jean n'est pas successeur de Pierre, il ne peut pas parler à l'Eglise universelle (seul Pierre peut le faire). Jean s'efface devant Pierre, mais il parle aux sept Eglises qui sont en Asie Mineure, ces sept Eglises qu'il aime, qui sont ses Eglises, et tout particulièrement Ephèse, l'Eglise de Marie. On pourrait dire que ces sept Eglises, c'est l'aspect d'*intériorité* de l'Eglise. Il y a toujours les deux aspects : l'Eglise visible et l'Eglise invisible. Il y a le *mystère* de l'Eglise et il y a ce que nous voyons, et il ne faut jamais séparer ce que nous voyons de l'Eglise intérieure. Il est évident que Pierre relève aussi de l'Eglise intérieure : son autorité est divine ; mais il y a un mystère. Il y a une intériorité dans l'Eglise et c'est cela que Dieu regarde en premier lieu. Dieu regarde tout à partir de l'intériorité, et l'intériorité, c'est l'amour. Quand nous aimons, il se creuse en nous une grande intériorité. Quand nous n'aimons plus, nous vivons d'un point de vue purement extérieur, et nous sommes alors mobiles à tous les vents, nous devenons des girouettes. Il y a des girouettes politiques, qui

⁵ Ap 1, 3.

sont très visibles, mais il y a aussi des girouettes ecclésiastiques, et il y a des chrétiens qui sont des girouettes. Mais cela, c'est le point de vue tout à fait extérieur. Ce n'est pas le point de vue de Pierre ; Pierre regarde l'Eglise visible liée à l'Eglise invisible, et donc il atteint toujours l'Eglise invisible. Et nous, c'est dans la foi que nous regardons Pierre. Mais il y a le grand mystère caché du Corps mystique, il y a ce mystère d'amour.

Après les corrections des sept Eglises, nous voyons la plus belle révélation du ciel qui nous ait été donnée, cette révélation où l'on voit le trône et, assis sur le trône, « Quelqu'un », le Père ; il n'a pas de visage. Puis il y a la vision de Jésus, des quatre Vivants. Puis la vision de tout le ciel, toujours présent : nous vivons *dans le ciel*, il ne faut pas l'oublier. Le ciel n'est pas au dessus de nous, il est au plus intime de nous-mêmes. Plus nous vivons d'intériorité, plus le ciel est présent. L'enfer est extérieur, et le ciel est intérieur ; et il est ce qu'il y a de plus intime à nous-mêmes, puisque c'est le mystère de l'amour — « Mon royaume n'est pas de ce monde »⁶.

Puis nous voyons apparaître la première vision apocalyptique du « petit livre » avec les sept sceaux. Je vous ai donné de cela une interprétation qui reste, certes, une interprétation, mais qui semble bien être la seule qu'on puisse donner. Plus exactement, il y a plusieurs interprétations, mais elles sont ordonnées, et il y en a une qui est ultime : les sept sceaux sont le symbole des *décisions* du Père sur l'Eglise et sur chacun d'entre nous — le mystère de la prédestination, qui est un très grand mystère. Dieu nous aime et nous a aimés le premier⁷, et il nous porte dans ce mystère de la prédestination, qui n'est pas ici regardé en lui-même, mais tel qu'il se réalise concrètement dans l'Eglise. La signification des sept sceaux nous fait comprendre ce regard du Père sur chacun de nous, qui veut nous prendre et nous attirer vers lui. Ce mystère de la prédestination est le mystère de l'attraction du Père sur nous.

Il y a ensuite le mystère des sept trompettes. Les trompettes expriment l'*exercice*. C'est merveilleux de voir comment Dieu nous fait entrer dans ce gouvernement divin sur l'Eglise en se servant de ce que nous connaissons bien : décisions et exécution. En nous, en effet, il y a le moment des décisions, par exemple le moment de la vocation, ou la décision de partir en vacances, ou les décisions qu'on doit prendre quand on doit choisir un métier ou faire des études. Puis il y a l'exécution, ce qui n'est pas du tout la même chose. Avec l'exécution, on tombe dans quelque chose de beaucoup plus complexe. L'exécution est toujours obscure, alors que les décisions sont normalement un peu lumineuses.

Le « petit livre » et les sept sceaux symbolisent donc les décisions de Dieu et seul l'Agneau connaît ces décisions parce qu'elles ont été prises par le Père à travers le cœur blessé de l'Agneau ; tandis que quand il s'agit des trompettes, Dieu peut alors se servir d'instruments, et dans l'exécution les volontés de Dieu et ses permissions sont mêlées. Qu'est-ce qui fait le plus de bruit dans l'ordre de l'exécution ? C'est le démon. Le vacarme et la complexité viennent toujours du démon. Aussi y a-t-il dans les sept trompettes quelque chose d'extrêmement difficile à préciser, parce que l'action du démon est constante. Nous avons pris l'exemple d'un accident de voiture, qui peut s'interpréter différemment. L'espace d'un instant, vous n'avez pas fait attention, vous vous êtes penché en conduisant... et l'accident est arrivé. Avec la vitesse que l'on atteint aujourd'hui, il suffit d'un instant. Alors, est-ce le démon ou... Ne disons pas que c'est le bon ange, parce que le bon ange n'est pas là pour qu'il y ait des accidents ; mais il aurait pu empêcher l'accident et il ne l'a pas fait. Comme c'est difficile à interpréter ! Et quelle est la

⁶ Jn 18, 36.

⁷ 1 Jn 4, 19.

finalité de cet accident : est-ce de vous donner quinze jours d'hôpital pour méditer ? Et de vous convertir, parce que vous étiez sur une pente glissante ? Dieu veut-il rattraper le gros poisson et le mettre hors de l'eau, à l'hôpital ? Cela peut arriver : Dieu laisse faire mais il rattrape, parce que le démon n'a jamais le dernier mot — il faut se le dire, c'est cela qui donne l'espérance. Les sept trompettes nous montrent que Dieu se sert toujours de tout ce qui nous arrive, en bien ou en mal, *si* nous le lui demandons.

Après ces sept trompettes, il y a un moment d'arrêt : les trois signes, pour nous donner le sens de la lutte. Le premier signe est celui de la Femme et du Dragon. Qu'est-ce qui est au cœur de la lutte ? C'est la rage du démon, la colère du démon contre la Femme. La Femme, c'est Marie, en premier lieu. Si je supprime Marie de mon regard sur l'Eglise militante, je ne comprends rien aux luttes actuelles. C'est toujours Marie que le démon veut attaquer, Marie en nous, Marie dans l'Eglise, Marie dans le cœur du Pape, Marie dans le cœur de nos évêques. C'est toujours elle qu'il veut écarter. Ensuite, c'est l'Eglise ; car Marie et l'Eglise, c'est tout un, profondément. Et en dernier lieu, la Femme, c'est la petite créature, nous dans notre fragilité, la petite créature aimée de Dieu, chef-d'œuvre de Dieu, la dernière, la benjamine. On nous donne donc l'intelligence de la lutte et la stratégie du démon. C'est pour cela que ces chapitres 12 et 13 sont si importants ; sont des clefs. Nous y reviendrons parce que c'est capital.

Ensuite — et c'est ce que nous allons voir aujourd'hui — vient le mystère des coupes, des sept coupes : « Et j'entendis une voix forte venant du sanctuaire, qui disait aux sept anges : “ Allez, et versez sur la terre les sept coupes de la fureur de Dieu ”. » Que signifient ces coupes ? Le symbolisme des coupes exprime le *jugement* dernier. Pour chacun d'entre nous, il y aura un jugement dernier. Et pour l'Eglise tout entière dans son pèlerinage, pour l'humanité tout entière dans son pèlerinage, il y aura un jugement dernier exprimé ici symboliquement par le mystère des coupes. Quel est donc le sens de ce symbolisme ? Souvenons-nous de la prière du Christ à l'Agonie : « Père, que cette coupe s'écarte »⁸. Il ne dit pas : « Père, que le mystère de la Croix et de la mort s'écarte », il parle d'une coupe, et le symbole de la coupe exprime la volonté concrète de Dieu, et sa volonté ultime, le discernement entre le bien et le mal. Tant que nous sommes sur la terre, le bien et le mal sont toujours très mêlés ; et plus on avance, plus on voit le bien et le mal qui se tiennent, et plus on voit aussi que les propagandes ne donnent que des apparences de vérité : on ne cherche plus la vérité, on cherche à manipuler.

Dieu ne peut pas supporter ce mélange du bien et du mal. Ce que nous devons donc comprendre dans ce symbolisme des coupes, c'est l'ultime discernement de Dieu à l'égard du bien et du mal. C'est dit dans l'Ecriture d'une manière très étonnante à propos de la Croix du Christ. La coupe, dans la prière de l'Agonie, exprime le mystère ultime de la vie du Christ, de l'offrande de sa vie pour nous, le mystère de sa mort. Et la coupe exprime la *manière* dont le Père veut que cette mort sur la Croix se réalise, c'est-à-dire avec la présence de Marie. Jésus sait qu'il peut sauver les hommes seul, en épargnant sa Mère. Je crois qu'on peut interpréter la prière de l'Agonie de cette manière. Il y a certes d'autres façons de l'interpréter, puisque c'est un langage symbolique, ce qui laisse à chacun d'entre nous la possibilité d'une interprétation qui doit nous permettre d'entrer dans le mystère, le mystère de la mort du Christ. Pour ma part, je crois que quand Jésus demande que la coupe s'écarte, c'est qu'il sait qu'il peut, en toute justice, réparer pleinement la faute et rétablir l'homme dans une nouvelle alliance d'amour avec le Père, en épargnant Marie, et à travers Marie l'Eglise, et à travers l'Eglise chacun d'entre nous ; en

⁸ Mt 26, 39 : « Mon Père, s'il est possible, que passe loin de moi cette coupe ! » ; Mc 14, 36 : « *Abba* ! Père ! tout t'est possible ; écarte cette coupe de moi ! » ; Lc 22, 42 : « Père, si tu veux, écarte de moi cette coupe ! ».

épargnant à Marie, à l'Eglise, à l'humanité, la coopération au mystère de la Croix, donc le mystère de la Compassion. Il peut être seul à souffrir et je crois que c'est cela, la demande du Christ : d'écarter de Marie la souffrance, d'écarter de nous la souffrance.

Jésus demande donc que le calice s'éloigne ; mais en même temps, il remet tout à la volonté du Père. C'est la grande lumière qui doit nous aider à comprendre ce mystère des coupes, puisque le terme du pèlerinage de l'Eglise correspond au terme du pèlerinage du Christ. L'Eglise est toute relative à Jésus, comme l'épouse à l'époux, de sorte que la mission de l'Eglise, c'est la mission du Christ. On peut donc dire que cette prière de l'agonie éclaire ce chapitre 16 de l'Apocalypse sur les coupes, sur l'Eglise.

On commence alors à comprendre que ce mystère des coupes, c'est un *discernement* que Dieu fait entre ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de mauvais, puisqu'il est dit dans l'Evangile de saint Jean à propos de la Croix (et c'est Jésus qui le dit) : « Le prince de ce monde sera jeté dehors »⁹. Voilà le mystère de la Croix, la sagesse de la Croix. « Le prince de ce monde sera jeté dehors », et donc tous verront ce qui est de Dieu et ce qui n'est pas de Dieu. Il n'y aura plus ce mélange entre le bien et le mal, entre le mensonge et la vérité : on fera le discernement à partir même de la blessure du cœur du Christ et dans la lumière de la Croix glorieuse de Jésus.

Si nous le comprenons dans cette lumière-là, ce mystère des coupes devient quelque chose de merveilleux. Qu'est donc le « jugement particulier » pour chacun d'entre nous ? C'est Jésus lui-même qui fait ce discernement, en nous, entre ce qu'il y a de bien et le mal qu'il rejette. Saint Thomas, à sa manière, explique qu'au jugement particulier, une seule chose restera au plus intime de nous : l'or. Quant au plomb et la paille, cela fondra et brûlera, cela disparaîtra. Et saint Thomas explique ce symbolisme : l'or, c'est la charité, et tout ce qui est fait par amour demeure éternellement, tandis que tout ce qui est fait par vanité, par jouissance, disparaîtra comme de la paille et du plomb. Nous serons soulagés de pas mal de choses ! Il ne restera que l'amour, uniquement l'amour, qui seul est éternel. Tant que nous sommes ici sur la terre, nous portons du plomb, nous portons de la paille en quantité, et puis un tout petit peu d'amour — heureusement ! Autrement, on ne pourrait pas le porter, on tomberait sous le poids du plomb et de la paille. Mais grâce à Dieu, il y a encore un peu d'amour — autrement vous ne seriez pas là. Il y a un amour qui est là, qui permet de porter cette paille et ce plomb.

Le mystère des coupes, c'est donc Dieu qui purifie les sept dimensions de l'homme, de la personne humaine, pour qu'il n'y reste plus que l'amour. C'est un discernement d'amour. Ce discernement se fera pour chacun d'entre nous (jugement particulier) et pour toute l'Eglise, pour le monde entier. On se pose parfois la question, en face des religions autres que l'Eglise catholique, autres que celles qui viennent du Christ : « Quelle est la part de vérité ? Quelle est la part de mensonge ? Quelle est la part qui peut venir du démon ? » Nous ne pouvons pas discerner, et ce n'est pas à nous de le faire, puisque nous ne sondons pas les reins et les cœurs¹⁰. Si vous prétendez sonder les reins et les cœurs, vous faites une erreur, vous jugez selon les apparences. Vous pouvez donner des précisions théologiques, mais en ce qui concerne chaque personne dans sa singularité, vous ne pouvez rien dire. Seul Dieu le peut. C'est pour cela que les coupes proviennent du Sanctuaire¹¹. Le Sanctuaire, c'est le mystère de la Croix : « Détruisez ce sanctuaire, et en trois jours, je le relèverai »¹². C'est le corps du Christ, c'est la blessure du cœur

⁹ Jn 12, 31.

¹⁰ Cf. Jr 11, 20 ; 20, 12 ; Ro 8, 27 ; Ap 2, 23.

¹¹ Ap 15, 5-6.

¹² Jn 2, 19.

de Jésus. Et la lumière provient du cœur glorieux du Christ¹³ qui ne tolère aucun alliage, qui veut cet esprit de virginité dans l'ordre de l'amour, qui veut cet esprit de pauvreté dans l'ordre de l'amour, et qui veut que tout soit ramené directement à la volonté du Père.

Si nous regardons les coupes de cette manière, nous comprenons alors ce résultat du discernement de l'amour de Dieu : Babylone et Jérusalem céleste. Il y a d'une part Babylone, Babylone la grande — nous verrons les descriptions étonnantes de cette Babylone —, c'est le symbole de l'œuvre satanique. C'est le démon qui singe (il ne peut pas faire autrement), qui imite à sa manière, pour le mal. Il veut faire son œuvre, une œuvre de mensonge, et c'est Babylone la grande. Cela va très loin : c'est la contrefaçon de la Jérusalem céleste, la contrefaçon de l'Eglise ; c'est l'Antichrist — en prenant « christ » au sens du corps mystique —, c'est l'anti-Eglise. C'est tout ce qui est contre l'œuvre du Christ, contre l'œuvre de la lumière et de l'amour, œuvre qu'il veut imiter.

Relisons ce texte : « Et j'entendis une voix forte venant du Sanctuaire, qui disait aux sept anges : “ Allez et versez sur la terre les sept coupes de la fureur de Dieu ”. » Comprendons bien : la fureur de Dieu s'exerce pour séparer ce qui est du démon et ce qui est de lui. Dieu a été patient jusque-là, mais sa colère intervient pour séparer. Ce n'est pas une colère comme les nôtres, c'est une colère sainte, une colère d'amour. Dieu ne peut plus accepter que son image, qui est dans le cœur des saints et des hommes, soit bafouée. Il ne peut plus accepter ces injustices constantes et ces rejets : le Christ a porté tout jusqu'au bout, pour nous ; mais quand il s'agit de l'Eglise, il y a un terme à la patience de Dieu. Dieu ne peut plus supporter cela, et c'est ce mystère des coupes.

« Et le premier s'en alla, et il versa sa coupe sur la terre, et il y eut un ulcère mauvais et pernicieux sur les hommes qui avaient la marque de la Bête et sur ceux qui se prosternaient devant son image. » Nous, nous ne voyons pas quels hommes portent la marque de la Bête, mais Dieu le sait, et il y a un moment où il ne veut plus cela : il veut que l'homme retrouve en lui l'image de Dieu — et c'est ce mystère des coupes.

A propos de l'« ulcère mauvais », on pense tout de suite à certaines maladies, on voit bien lesquelles ; il ne faut pas trop s'attarder à cela, mais c'est vrai, ces maladies sont impliquées dans le symbole. Dieu peut se servir de tout pour nous purifier.

« Et le deuxième versa sa coupe sur la mer, et il y eut du sang comme d'un mort, et tout être vivant qui était dans la mer mourut. » L'eau, c'est toujours la source de la vie, qui est contaminée aujourd'hui par la technique, par la science. L'homme veut mettre la main dessus et Dieu montre qu'il ne doit pas le faire — et il purifie. « Le troisième versa sa coupe sur les fleuves et les sources des eaux, et il y eut du sang. Et j'entendis l'ange des eaux qui disait : “ Tu es juste, Celui-qui-est, et Celui-qui-était, toi le Saint, d'avoir exercé ces jugements [c'est donc bien le discernement ; la coupe, c'est le discernement ultime, dernier] : car ils ont versé le sang de saints et de prophètes, et c'est du sang que tu leur as donné à boire ; ils le méritent. ” Et j'entendis l'autel qui disait : “ Oui, Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, véridiques et justes, tes jugements ! ” » C'est une œuvre de discernement. On ne peut plus laisser aller le mal qui prend les couleurs du bien¹⁴ ; on ne peut plus laisser l'iniquité se répandre dans tous les domaines et vouloir tout prendre. Dieu se met en colère, d'une colère sainte, pour reprendre toute son autorité sur l'homme créé à son image.

¹³ Cf. Ap 21, 23 : « Sa lampe, c'est l'Agneau ».

¹⁴ Cf. Is 5, 20 : « Malheur à ceux qui appellent bien le mal et mal le bien ».

Faute de temps, passons tout de suite à la septième coupe : « Et le septième versa sa coupe dans l'air, et du Sanctuaire [donc du cœur blessé de l'Agneau], d'auprès du trône, il sortit une voix forte qui disait : “ C'en est fait ! ” Et il y eut des éclairs, et des voix et des tonnerres ; et il y eut une grande secousse, telle qu'il n'y en a pas eu depuis que l'homme a paru sur la terre, une pareille secousse, aussi grande ! Et la grande ville s'en alla en trois morceaux, et les villes des nations tombèrent. Et de Babylone la grande [c'est le premier moment où l'on voit Babylone] on se souvint devant Dieu, pour qu'il lui donne la coupe du vin de la fureur de sa colère. Et toute île s'enfuit, et on ne trouva plus de montagnes. Et une forte grêle, comme de grêlons pesant un talent, s'abat du ciel sur les hommes ; et les hommes blasphémèrent Dieu pour cette plaie de grêle, car grande est cette plaie, extrêmement. » La septième, l'ultime coupe, est pour Babylone, cette Babylone qui représente la source de tout mensonge, de toute hypocrisie, de tout blasphème, là où le Dragon, le Serpent, fait son œuvre sur l'homme, et tend à supprimer du cœur de l'homme sa capacité d'aimer.

« Et vint un des sept anges qui avaient les sept coupes, et il parla avec moi, disant : “ Ici ! Que je te montre le jugement de la grande Prostituée qui est assise sur les grandes eaux, avec laquelle se sont prostitués les rois de la terre, et les habitants de la terre se sont enivrés du vin de sa prostitution ”. » Comprendons bien que la prostitution, au sens biblique, c'est premièrement l'idolâtrie ; c'est adorer des idoles, adorer le progrès, adorer la science. Au nom de la science et de la technique, on fera n'importe quoi. C'est cela, la grande prostitution ; c'est aussi la prostitution selon la chair et le sang, évidemment, mais pas en premier lieu. En premier lieu, c'est l'idolâtrie : le monde oublie Dieu et redécouvre, ou se refait, de nouvelles idoles.

« Et il m'emporta en esprit au désert. Et je vis une femme assise sur une Bête écarlate, pleine de noms blasphématoires, ayant sept têtes et dix cornes [la fameuse bête revient ici]. Et la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, et toute dorée d'or, et de pierres précieuses, et de perles. Elle avait dans sa main une coupe d'or pleine d'abominations [ici, le symbolisme de l'or est inversé : c'est l'extrême haine et l'opposition à l'égard de l'amour], et les impuretés de sa prostitution, et sur son front, un nom écrit, un mystère : Babylone la grande, la mère des Prostituées et des abominations de la terre. Et je vis cette femme s'enivrer du sang des saints et du sang des témoins de Jésus. Et en la voyant, je m'étonnai d'un grand étonnement. Et l'ange me dit : “ Pourquoi t'étonner ? Moi je te dirai le mystère de la Femme et de la Bête ”. »

Remarquons ici l'alliance de la femme et de la bête. Le symbolisme de la femme est repris ici : il y a donc Marie et Babylone, les deux extrêmes. Ici, c'est le fruit de toutes les corruptions du démon, de son action sur l'humanité, sur les hommes. « ... Pourquoi t'étonner ? Moi, je te dirai le mystère de la Femme et de la Bête qui la porte, celle qui a les sept têtes et les dix cornes. La Bête que tu as vue était, et elle n'est plus ; et elle va monter de l'Abîme aller à sa perte. Et ceux qui habitent sur la terre, et dont le nom ne se trouve pas écrit, depuis la fondation du monde, sur le Livre de Vie [donc ils ne sont pas dans la lumière de la prédestination de Dieu], s'étonneront, en voyant la Bête, de ce qu'elle était, et qu'elle n'est plus, et qu'elle reparaitra. Ici est l'intelligence qui a de la sagesse : Les sept têtes sont sept montagnes sur lesquelles la Femme est assise. » C'est l'orgueil qui nourrit la femme liée à la Bête, la Babylone. C'est l'alliance des deux. « Ici est l'intelligence qui a de la sagesse : Les sept têtes sont les sept montagnes sur lesquelles la femme est assise. Ce sont aussi sept rois [donc le pouvoir] ; cinq sont tombés, l'un existe, l'autre n'est pas encore venu, et quand il viendra, il doit demeurer peu. Et la Bête qui était et n'est plus est elle-même un huitième roi ; et elle est des sept, et elle va à sa perte. »

Ce langage mystérieux montre l'immanence du mal : le mal engendre le mal, et va toujours plus loin dans cet engendrement du mal : « pour aller à sa perte », il n'y a pas d'autre fin. Voilà la Babylone. « Et les dix cornes que tu as vues sont dix rois qui n'ont pas encore reçu la royauté, mais qui reçoivent pouvoir comme rois, pour une heure, avec la Bête. » Donc, dans la lumière d'éternité, la Bête est liée au temps et elle ne sera plus. « “ Ceux-là n'ont qu'un dessein, et ils donnent leur puissance et leur pouvoir à la Bête. Ceux-là feront la guerre à l'Agneau, et l'Agneau les vaincra, parce qu'il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois, et ils vaincraient, ceux qui sont avec lui, appelés, et élus, et fidèles. ” Et il me dit : “ Les eaux que tu as vues, où la Prostituée est assise, ce sont des peuples, et des foules, et des nations et des langues. Et les dix cornes que tu as vues et la Bête haïront la Prostituée, et ils la rendront déserte et nue, et ils mangeront ses chairs et la consumeront par le feu ”. »

Donc, à l'intérieur de cette alliance de la Bête et de la femme, il y a une haine qui s'établit. Dans l'enfer, entre les démons, il n'y a pas d'amour, il n'y a que de la haine. Le démon nous séduit, et on est pris par cette séduction. Mais très vite on voit qu'il n'y a pas de véritable union, et une division se fait par la haine, une haine farouche.

On annonce ensuite, au chapitre 18, la grande chute de la Babylone et les lamentations des amis de Babylone. Ce passage est extraordinaire. C'est la grande liturgie de la Babylone. Il y a en effet une liturgie démoniaque, on la voit aujourd'hui, elle commence à se manifester. Le démon sait que ses jours sont comptés, il sait que Babylone n'a qu'un temps, mais il fait cela avec majesté, en imitant. C'est une fausse liturgie, mais c'est une liturgie. Il y a ainsi ce cantique de louange sur la ruine de Babylone, ce faux cantique de tous ceux qui sont les amis de Babylone. Et face à cela, il y a l'œuvre de l'Agneau, l'œuvre du Christ, et c'est la Jérusalem céleste.

Les coupes opèrent donc un discernement entre ce qui est de Dieu et ce qui n'est pas de Dieu. Et cette colère de Dieu, c'est à l'égard de l'œuvre du démon. Jésus ne peut pas supporter plus longtemps que ceux qu'il a rachetés par son sang se laissent séduire par la Bête, par la Babylone, par la Prostituée. Parce qu'il ne peut pas supporter cela, il y a ce mystère de dévoilement, ce jugement dernier, pour que tous ceux qui sont à l'image de Dieu, du Père, tous ceux qui sont rachetés par le Christ, soient délivrés de cette emprise et de cette séduction — et c'est la Jérusalem céleste. La Jérusalem céleste est montrée comme le grand mystère de l'amour de Dieu dans la gloire. C'est le mystère de la grâce et de la victoire de l'amour en Marie. La Jérusalem céleste, c'est en premier lieu Marie dans son Assomption. C'est l'œuvre plénière de la Croix, c'est la grande victoire de la Croix. C'est l'Eglise dans sa gloire. C'est chacun d'entre nous dans la mesure même où nous sommes liés au Christ dans une bonne volonté. C'est tous ceux qui cherchent à vivre en conformité avec la conscience qu'ils ont du bien et du mal, ceux qui essaient d'éviter le mal et de faire le bien. La Jérusalem céleste, c'est toute âme de bonne volonté transformée par la grâce du Christ.

La description de la Jérusalem céleste, nous la connaissons bien, parce que la liturgie la reprend. Elle nous montre comment toute la lumière intérieure vient de l'Agneau¹⁵. Cette lumière intérieure de la Jérusalem céleste vient directement du cœur blessé de Jésus et elle s'étend sur tous ceux qui désirent la vérité, la lumière, l'amour — sur toute âme de bonne volonté. A ce moment-là, la victoire de la lumière dans l'amour est plénière. C'est pour cela que

¹⁵ Cf. note 13.

la Jérusalem céleste descend d'en haut, « parée comme une épouse », et ce sont les noces de cette Jérusalem céleste avec l'Agneau. C'est un mystère de noces, puisque c'est un mystère d'alliance d'époux et d'épouse. Le ciel, c'est premièrement l'éclatement plénier de cet amour qui existe entre notre cœur et le cœur de Jésus et c'est premièrement un mystère de noces, des noces éternelles. Ces noces, c'est le lien de chacun d'entre nous avec Jésus, lien que nous connaissons explicitement par la foi. Beaucoup peuvent ne pas le connaître explicitement, mais s'ils cherchent la lumière, s'ils cherchent la vérité, s'ils cherchent à être fidèles à ce qui est, pour leur conscience, le bien, alors ils font partie de la grande famille de l'Agneau. Et ce mystère de l'Agneau et de la Jérusalem céleste, ce lien d'amour, s'achève dans une relation d'intimité toute filiale à l'égard du Père.